

I'Edition Musicale Vivante

revue mensuelle
le n° 4 francs
abonnement :
france : 40 francs
étranger : 50 francs
chèques postaux : 1246-33



5, rue
du cardinal-mercier
paris (9^e)

Tél. { Trinité 23-92 Trinité 23-95
 — 23-93 — 23-96
 — 23-94

Sommaire



LE JAZZ RÉVÉLATEUR, par Henri COLLET ■ CRITIQUE DES DISQUES : MUSIQUE SYMPHONIQUE,
par Emile VUILLERMOZ ■ INSTRUMENTS DIVERS, par Pierre LEROI ■ LES DISQUES DE
CHANT, par Maurice BEX ■ LES DISQUES DE DICTION, par E. V. ■ LES DISQUES DE
CHANSONS, par Pierre WOLFF ■ NOS ÉCHOS.



Le jazz révélateur

En vacances... On fait la sieste sous les arbres, devant la mer ou les vertes pentes des monts. Un peu de rêve que viennent troubler les harmonies échappées d'un phonographe que la main d'un enfant mit en mouvement là-haut, à la terrasse supérieure de l'hôtel.

Et ce sont toutes les variétés d'un répertoire chantant, rythmé, nostalgique ou joyeux, extraordinairement puéril et candide, où n'apparaît jamais — comme dans l'art de nos primitifs — la personnalité du musicien, et qui suffirait par ainsi à tisser la trame égale, unie, d'une comédie lyrique bien moderne et parfaitement anonyme... laquelle reste à tenter.

Mais que nous réserve la préparation musicale de ces jeunes générations dont l'âme innocente et un peu sauvage ne s'imprègne que des sensations produites par l'audition quotidienne du disque, et quelle leçon doivent en retirer les compositeurs actuels, s'ils veulent sortir du marasme où ils plongent et reconquérir l'heureuse place qu'ils occupaient jadis au soleil ?

Et d'abord, puisqu'il ne saurait s'agir ici que du futur public de nos salles de théâtre ou de concert, c'est-à-dire d'une certaine foule de « Français moyens », nous constaterons que cette masse d'auditeurs, plus nombreuse que l'ancienne — car elle comprendra ceux-là même qui se sont éduqués *en écoutant* — se montrera plus exigeante que celle qui, jadis, connaissait la musique par la pratique d'un instrument, et, par suite, s'émerveillait de la perfection pourtant relative des interprétations de nos professionnels.

Tel abonné d'un théâtre subventionné, par exemple, s'aperçoit dès maintenant des différences de traduction orchestrale ou vocale d'un chef-d'œuvre connu, selon qu'il va à la représentation, ou tourne chez lui un disque réussi.

Nous avons pu recueillir de la bouche de M. X ou de M. Z, d'étonnantes observations de ce genre, et qu'autrefois, un amateur souvent plus avancé eût été bien empêché de faire.

Il s'ensuit que si nos théâtres et nos associations de concerts veulent conserver le prestige dont les uns et les autres jouissaient avant la guerre, il leur faut « se bien tenir » et surveiller la moindre de leurs manifestations comme si elle avait pour témoin l'impressionnant « micro ».



Puis se pose la question de l'œuvre en soi.

Nous n'apprendrons à personne qu'aujourd'hui nous assistons à un complet renversement des valeurs. Depuis le jour où Debussy, grand prix de Rome, a médité publiquement — dans *Musica* — de l'institution qui cependant lui permit d'imposer envers et contre tous un art si neuf et fécond en prolongements, il est de bon ton de bér d'enthousiasme devant « ce qui est moderne », soit devant ce qui s'affiche systématiquement contraire à l'enseignement de l'école et oppose à ses raffinements l'étalage d'un ingénu primarisme.

On ne joue plus, devant les snobs d'une première et ultime chambrée que des œuvres informes, corrigées tant bien que mal, en dernière heure, par les « protes » des grandes maisons d'édition, et qui s'avèrent ensuite d'une indéniable laideur, parce qu'elles sont écrites en dépit de toutes règles, et que les fausses notes — si fausses notes il y a — ne sont le résultat que d'une rétroversion de la technique orchestrale : lignes mélodiques accessoires à découvert aux dépens des thèmes utiles, corps sans « ventre », emploi inopérant des divers registres (1), en somme toutes les erreurs — mais non rectifiées — d'un Beethoven, qui, lui, avait l'excuse de la surdité.

Le snob s'extasie, mais l'amateur passe à autre chose. Et c'est l'éternel *fiasco*...

Car la fausse note a jet continu, plus vulgaire encore que l'atonalité, fatigant et

(1) Telle partition symphonique d'un « moderne » illustre révèle à la lecture, mais naturellement pas à l'audition, l'emploi des flûtes dans le grave, au cours d'un *tutti fortissimo* !!!

artificiel procédé d'écrivassiers austro-germaniques, n'est que la facile déformation d'idées banales qui, sans elle, eussent peut-être fait reculer un honnête petit fabricant d'opérettes.

La fausse note perpétuelle apparaît aussi censurable que l'inversion sans mesure dans le discours littéraire.

Qu'un Honegger nous dise : *on s'y habituera*, ce n'est là que boutade d'un grand artiste fertile en ressources. Mais qu'un apprenti musicastre prenne cette boutade au pied de la lettre et l'érige en dogme, voilà qui n'est point concevable.

Orchestre mal sonnant, harmonie affreuse, n'est-ce pas l'aboutissant de cette rénovation post-debussyste qui fait songer au vers célèbre :

Sur le Racine mort, le Campistron pullule !

...Or, la jeune génération élevée par le jazz ne connaît qu'un orchestre merveilleusement sonore et qu'une harmonie ravissante.

Un orchestre sonore, *phonogénique*, fait de timbres purs.

Une harmonie harmonieuse, essentiellement consonante.

Ajoutons : une carrure.

Aussi bien, la musique dite « grande » pâlit singulièrement devant l'éclat de la musique dite « petite », et les *grands maîtres* semblent devoir beaucoup apprendre des *petits maîtres* inconnus dont la cire nous transmet tant de compositions achevées dans leur simplicité même.

En effet, il leur faut revenir à l'étude de l'A. B. C. instrumental. Il leur faut renoncer à l'adage : *le beau, c'est le laid*. Il leur faut enfin retrouver le populaire, source de vérité et d'équilibre. Sinon la foule — sans qui nul art ne vit — les abandonnera.

Rappelons-nous *Parsifal* : un simple, un pur, qui suit son cœur. Et tout le monde de l'aimer, même Koundry qui personnifie notre société pourrie et notre déchéance.

Un beau morceau de jazz soulignerait bien les ébats enfantins de *Parsifal* surgissant devant le caduc Gournemanz. Mais il est certain qu'il ne s'accorderait pas avec les stridences maléfiques et les imprécations haineuses ou perverses d'un Klingsor...

Avions-nous donc tort de choisir ce titre : *le jazz révélateur* ?

HENRI COLLET.

